

Genève

Paris

Marseille

Silvia Federici

Caliban et la Sorcière

Femmes, corps et
accumulation primitive

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par le collectif Senonevero,
traduction revue et corrigée
par Julien Guazzini

entremonde
senonevero

rupture

Le traducteur remercie Julie Abbou pour son aide et son précieux soutien, ainsi que ses camarades du collectif Senonevero pour leur indispensable contribution. Les éditeurs tiennent à remercier François Danel pour son remarquable travail de correction.

Cet ouvrage a été composé en Charter et en Akkurat. Il a été achevé d'imprimer en Bulgarie en octobre 2018 sur les papiers Salzer et Pop'Set.

2^e édition, 3^e tirage
ISBN 978-2-940426-37-9
ISSN 1662-3231

Titre original : Caliban and the Witch
Couverture : Redon Odilon, *Caliban, petit monstre* ou *gnome* (détail), musée d'Orsay, Paris. Photo de Gérard Blot.

Édition originale anglaise publiée par Autonomedia, 2004.
Entremonde et Senonevero, 2014, pour la traduction française.

Table des matières

Remerciements —9

Préface —13

Introduction —19

**Il faut à tout ce monde un grand coup de fouet
Mouvements sociaux et crise politique dans l'Europe
médiévale —33**

Introduction —33

Le servage comme rapport de classes —36

La lutte sur les communaux —44

Liberté et division sociale —50

Les mouvements millénaristes et hérétiques —56

La politisation de la sexualité —71

Les femmes et l'hérésie —73

Luttes urbaines —78

La peste noire et la crise du travail —84

**La politique sexuelle, le développement de l'État
et la contre-révolution —92**

Accumuler le travail et avilir les femmes

Construire la « différence »

dans la « transition au capitalisme » —97

Introduction —97

**Accumulation capitaliste et accumulation
du travail en Europe —107**

**Privatisation de la terre en Europe, création de la pénurie
et séparation entre reproduction et production —114**

Révolution des prix et paupérisation
de la classe ouvrière européenne — 134
L'intervention de l'État et la reproduction du travail :
le secours aux pauvres et la criminalisation
de la classe ouvrière — 145
Déclin démographique, crise économique
et sujétion des femmes — 153
La dévalorisation du travail des femmes — 165
Les femmes, nouveaux communaux et substitut
aux terres perdues — 171
Le patriarcat salarié — 174
L'appropriation des femmes, la redéfinition de
la féminité et de la masculinité :
les femmes, sauvages de l'Europe — 179
La colonisation, la mondialisation et les femmes — 183
Sexe, race et classe dans les colonies — 193
Capitalisme et division sexuelle du travail — 205

Le Grand Caliban

La lutte contre le corps rebelle — 209

La grande chasse aux sorcières en Europe

Une bête imparfaite, sans foy, sans crainte,
sans constance — 255

Introduction — 255

L'époque des bûchers de sorcières
et l'initiative d'État — 261

Croyances diaboliques et changements
dans le mode de production — 270

Chasse aux sorcières et révolte de classe — 278

Chasse aux sorcières, chasse aux femmes
et accumulation du travail — 288

Chasse aux sorcières et suprématie masculine :
le dressage des femmes — 300

**Chasse aux sorcières et rationalisation capitaliste
de la sexualité — 308**

Chasse aux sorcières et Nouveau Monde — 319

**La sorcière, la guérisseuse et la naissance
de la science moderne — 321**

Colonisation et christianisation

Caliban et les sorcières du Nouveau Monde — 335

Introduction — 335

Naissance des cannibales — 338

Exploitation, résistance et diabolisation — 345

Femmes et sorcières en Amérique — 353

Sorcières européennes et « Indios » — 360

Chasse aux sorcières et mondialisation — 365

Bibliographie — 371

Remerciements

À toutes les sorcières que j'ai croisées dans le mouvement des femmes et aux autres, dont les histoires m'ont accompagnée depuis plus de vingt-cinq ans, sans parvenir à épuiser mon envie de les raconter, de les faire connaître aux gens, de m'assurer qu'elles ne seront pas oubliées.

À notre frère Jonathan Cohen dont l'amour, le courage et la résistance intransigeante face à l'injustice m'ont permis de ne pas perdre espoir en la possibilité de changer le monde et dans la capacité des hommes à embrasser la lutte des femmes pour leur libération.

Aux gens qui m'ont aidée à réaliser cet ouvrage. Je remercie George Caffentzis avec qui j'ai discuté chaque aspect de ce livre; Mitchel Cohen pour ses excellentes remarques, ses modifications apportées au manuscrit et son soutien enthousiaste au projet; Ousseina Alidou et Maria Sari pour m'avoir fait connaître l'œuvre de Maryse Condé; Ferruccio Gambino pour m'avoir signalé l'existence de l'esclavage dans l'Italie des *xvi^e* et *xvii^e* siècles; David Goldstein pour le matériel qu'il m'a fourni à propos de la « pharmacopée » des sorcières; Conrad Herold, pour avoir contribué à ma recherche sur la chasse aux sorcières au Pérou; Massimo de Angelis, pour m'avoir donné ses papiers sur l'accumulation primitive et pour le débat très important qu'il a organisé dans *The Commoner*, Willy Mutunga pour les matériaux sur les aspects légaux de la sorcellerie en Afrique de l'Ouest. Je remercie Michaela Brennan et Veena Viswanatha pour leur lecture du manuscrit, pour leurs conseils et leur soutien. Je remercie aussi Mariarosa Dalla Costa, Nicholas Faraclas, Leopoldina Fortunati, Everet Green, Peter Linebaugh, Bene Madunagu, Maria Mies, Ariel Salleh, Hakim Bey. Leurs travaux ont servi de point de repère pour l'orientation de *Caliban et la Sorcière*, même s'il est possible qu'ils ne soient pas en accord avec tout ce que j'ai écrit dans ce livre.

Des remerciements particuliers à Jim Fleming, Sue Ann Harkey, Ben Meyers et Erika Biddle, qui ont donné bien des heures de leur temps pour ce livre et qui, par leur patience et leur aide, m'ont permis de le terminer, en dépit de ma procrastination sans limite.

New York, avril 2004.



Sorcières invoquant la pluie, gravure sur bois.

Tiré du *De Lamiis et Pythonicis Mulieribus*

d'Ulrich Molitor (1489).

Préface

Caliban et la Sorcière reprend les principaux thèmes d'un projet de recherche sur les femmes dans la « transition » entre féodalisme et capitalisme auquel je me suis attachée depuis le milieu des années 1970, en collaboration avec une féministe italienne, Leopoldina Fortunati. Les premiers résultats de cette recherche ont paru dans un ouvrage publié en Italie en 1984 : *Il Grande Calibano. Storia del corpo sociale ribelle nella prima fase del capitale*¹.

Mon intérêt pour cette recherche a été au départ motivé par les débats qui eurent lieu autour du mouvement féministe aux États-Unis, à propos de l'origine de « l'oppression » des femmes, et des stratégies politiques que le mouvement devait mettre en œuvre dans sa lutte pour la libération des femmes. À cette époque, la réalité de la discrimination sexuelle était analysée principalement selon deux axes, correspondant aux deux branches principales du mouvement des femmes, à savoir féministes radicales et féministes socialistes. Toutefois, d'après moi, aucune des deux ne fournissait d'explication satisfaisante quant à l'origine de l'exploitation sociale et économique des femmes. Mon désaccord avec les féministes radicales portait sur leur tendance à comprendre la discrimination sexuelle et la domination patriarcale sur la base de structures culturelles transhistoriques, censées opérer indépendamment des rapports de production et de classes. Les féministes socialistes, quant à elles, admettaient que l'histoire des femmes ne pouvait être distinguée de l'histoire des différents systèmes d'exploitation et, dans leurs analyses, elles envisageaient d'abord les femmes en tant que travailleuses de la société capitaliste. La limite de leur position, telle que je la comprenais à l'époque, était de ne pas parvenir à représenter la sphère de la reproduction comme source de création de valeur et d'exploitation. L'origine des différences de pouvoir entre femmes et hommes se rapportait donc à l'exclusion

1 Franco Angeli, Milan, 1984.

des femmes du développement capitaliste. Une telle position nous obligeait à nouveau à expliquer la pérennité du sexisme dans l'espace des rapports capitalistes par des dispositions culturelles.

C'est dans ce contexte que devait prendre forme l'idée d'ébaucher l'histoire des femmes dans la transition entre féodalisme et capitalisme. La thèse qui inspira cette recherche fut tout d'abord énoncée par Mariarosa Dalla Costa et Selma James, ainsi que par d'autres militants du Wages for Housework Movement. Elles rédigèrent dans les années 1970 un ensemble de documents largement controversés, mais qui finirent par transformer le discours sur les femmes, la reproduction et le capitalisme. Les plus influents furent *The Power of Women and the Subversion of the Community* de Mariarosa Dalla Costa et Selma James (1971), et *Sex, Race and Class* de Selma James (1975).

Contre l'orthodoxie marxiste, qui expliquait « l'oppression » des femmes et la subordination aux hommes comme étant un reliquat des rapports féodaux, Dalla Costa et James affirmaient que l'exploitation des femmes a joué un rôle central dans le processus d'accumulation capitaliste, dans la mesure où les femmes ont produit et reproduit la marchandise capitaliste la plus essentielle : la force de travail. Selon Dalla Costa, le travail domestique non payé a été la fondation sur laquelle l'exploitation des travailleurs salariés, « l'esclavage salarié », a été bâtie, et le secret de sa productivité². La différence de pouvoir entre femmes et hommes dans la société capitaliste ne peut s'expliquer ni par l'inadéquation entre travail domestique et accumulation capitaliste (une inadéquation que dément la fermeté des règles régissant la vie des femmes), ni par la survivance de dispositions culturelles intemporelles. Il faut plutôt interpréter cette différence comme l'effet d'un système social de production qui ne fait pas de la production et de la reproduction du travailleur une activité socio-économique et une source d'accumulation capitaliste. La production et la reproduction sont au contraire mythifiées, présentées comme des ressources

2 M. Dalla Costa, S. James, *The Power of Women and the Subversion of the Community*, 1972, p. 33.

naturelles ou des services personnels, et le travail non salarié qu'elles mettent en œuvre profite au système.

En basant l'exploitation des femmes dans la société capitaliste sur la division sexuelle du travail et le travail non payé des femmes, Dalla Costa et James font apparaître un possible dépassement de la dichotomie entre patriarcat et classe, en donnant au patriarcat un contenu historique spécifique. Elles ouvrent aussi la voie à une réinterprétation de l'histoire du capitalisme et de la lutte de classe dans une perspective féministe.

C'est dans ce cadre que Leopoldina Fortunati et moi avons débuté notre travail, étudiant ce qu'on est tenu de désigner par l'euphémique « transition au capitalisme ». Nous avons commencé à chercher une histoire qui ne nous avait pas été enseignée à l'école, mais qui était déterminante dans notre éducation. Cette histoire nous offrait non seulement une compréhension théorique de la genèse du travail domestique et de ses principales composantes structurelles, à savoir la séparation entre production et reproduction, l'utilisation spécifiquement capitaliste du salaire pour contrôler le travail des non-salariés et la dévalorisation de la position sociale des femmes accompagnant l'apparition du capitalisme, mais en outre elle nous fournissait une généalogie des concepts modernes de féminité et de masculinité. Une telle généalogie remettait en cause l'idée postmoderne selon laquelle « la culture occidentale » aurait une prédisposition quasiment ontologique à comprendre le genre par des oppositions binaires. Il est apparu que les hiérarchies sexuelles sont toujours au service d'un projet de domination qui ne peut se maintenir que par la division, continuellement renouvelée, de ceux qu'il cherche à soumettre.

Le livre issu de cette recherche, *Il grande Calibano. Storia del corpo sociale ribelle nella prima fase del capitale* (1984), s'efforçait de repenser l'analyse marxienne de l'accumulation primitive dans une perspective féministe. Les catégories usuelles du marxisme se révélèrent inadéquates. Il fallait faire un sort à l'idée marxienne selon laquelle le capitalisme marquerait l'apparition du travail salarié et du travailleur « libre », idée qui contribue à dissimuler et naturaliser la sphère de la reproduction. *Il Grande Calibano* venait aussi critiquer

la théorie du corps de Michel Foucault. Comme nous le disions, l'analyse foucauldienne des techniques et de la discipline du pouvoir auxquelles le corps a été soumis ne prend pas en compte le procès de reproduction, amalgamant histoires des femmes et des hommes en un tout indifférencié. Il se désintéresse de la « disciplinarisation » des femmes au point de jamais mentionner l'une des attaques les plus monstrueuses qui aient été perpétrées contre le corps à l'époque moderne : la chasse aux sorcières.

La thèse principale dans *Il Grande Calibano* était la suivante : pour comprendre l'histoire des femmes dans la transition du féodalisme au capitalisme, il nous fallait analyser les transformations que le capitalisme a introduites dans le procès de reproduction sociale et en particulier la reproduction de la force de travail. Le livre examinait donc la réorganisation du travail domestique, de la vie familiale, de l'éducation des enfants, de la sexualité, des rapports hommes-femmes et le rapport entre production et reproduction dans l'Europe des ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles. Cette analyse est reproduite dans *Caliban et la Sorcière*. La portée du présent ouvrage est cependant différente de celle d'*Il Grande Calibano*, en ce qu'elle prend en compte l'évolution du contexte et de notre connaissance de l'histoire des femmes.

Peu après la publication d'*Il Grande Calibano*, j'ai quitté les États-Unis pour occuper un poste d'enseignante au Nigéria, où je suis restée pendant près de trois ans. Avant de partir, j'avais rangé tous mes papiers dans une cave, ne pensant pas que j'en aurais besoin avant un moment. Mais les circonstances de mon séjour au Nigéria ne m'ont pas laissé l'occasion d'oublier ce travail. Les années 1984–1986 furent un tournant pour le Nigéria, comme pour la plupart des pays africains. Au cours de ces années-là, en réaction à la crise de la dette, le gouvernement nigérian entreprit des négociations avec le FMI et la Banque mondiale, qui débouchèrent sur l'adoption d'un programme d'ajustement structurel, la panacée de la Banque mondiale pour soigner les économies de la planète.

Le but avoué de ce programme était de rendre le Nigéria compétitif sur le marché international. Mais il apparut bientôt que cela impliquait une nouvelle phase d'accumulation primitive, et une

rationalisation de la reproduction sociale visant à détruire les reliquats de propriété communale et de rapports communautaires, pour ensuite mettre en place des formes d'exploitation du travail plus intense. J'ai ainsi vu se dérouler sous mes yeux des processus très similaires à ceux que j'avais étudiés en préparant *Il Grande Calibano*. Entre autres, l'attaque sur les terres communales et une offensive décisive de l'État (à l'instigation de la Banque mondiale) sur la reproduction de la force de travail qui visait à réguler les taux de natalité, et, en l'espèce, réduire la taille d'une population qui allait immanquablement se montrer trop exigeante et trop indisciplinée dans la perspective de sa future insertion dans l'économie mondiale. Outre cette politique, justement qualifiée de « guerre contre l'indiscipline », j'ai aussi assisté à une intense campagne misogyne dénonçant la vanité des femmes et leurs exigences trop importantes. J'ai aussi été témoin d'un débat enflammé, comparable en bien des points à la *querelle des femmes* du xvii^e siècle, qui concernait tous les aspects de la reproduction de la force de travail : la famille (polygame ou monogame, nucléaire ou élargie), l'éducation des enfants, le travail des femmes, l'identité masculine et féminine et les rapports entre les deux.

Dans ce contexte, mon travail sur la transition prit un sens nouveau. Au Nigéria, j'ai réalisé que la lutte contre l'ajustement structurel faisait partie de la longue lutte contre la privatisation de la terre et les enclosures, non seulement des terres communales, mais aussi des rapports sociaux, qui remonte à l'origine du capitalisme dans l'Europe et l'Amérique du xvi^e siècle. J'ai aussi réalisé à quel point la victoire remportée par la discipline de travail capitaliste sur la planète était limitée et combien de gens envisageaient toujours leurs vies d'une façon radicalement contraire aux nécessités de la production capitaliste. Pour les promoteurs du développement, les agences multinationales et les investisseurs étrangers, ce fut et cela demeure le problème d'endroits comme le Nigéria. Mais cela représentait pour moi une force immense, parce que cela faisait la preuve que dans le monde entier des puissances formidables étaient encore en contradiction avec la mise en place d'un mode de vie conçu en des termes uniquement capitalistes. La force que j'en ai tirée provenait aussi de

ma rencontre avec les Women in Nigeria³ la première organisation féministe du pays, qui m'ont permis de mieux comprendre les luttes que les femmes nigériennes ont menées pour défendre leurs ressources et refuser que leur soit imposé un nouveau modèle de patriarcat, alors promu par la Banque mondiale.

À la fin de l'année 1986, la crise de la dette toucha les institutions universitaires et, ne pouvant plus subvenir à mes besoins, je quittai le Nigéria. Physiquement, mais pas par l'esprit, la pensée des attaques que subissait le peuple nigérian ne devait jamais me quitter. Le désir de réétudier « la transition au capitalisme » m'a ainsi accompagnée depuis mon retour. J'ai observé les événements nigériens à travers le prisme de l'Europe du xvi^e siècle. Aux États-Unis, ce fut le prolétariat nigérian qui me ramena aux luttes sur les communaux et à la sujétion des femmes par le capitalisme, en Europe et ailleurs. Après mon retour, j'ai aussi commencé à enseigner au sein d'un programme pour étudiants de premier cycle dans lequel j'ai été confrontée à un autre type d'enclosure : celle du savoir, c'est-à-dire que j'ai constaté la disparition croissante, parmi la nouvelle génération, de ce sentiment historique d'un passé commun. C'est pourquoi, dans *Caliban et la Sorcière*, je reconstruis les luttes antiféodales du Moyen Âge et celles que menait le prolétariat européen dans son combat contre l'avènement du capitalisme. Mon but n'est pas seulement de mettre à la disposition des non-spécialistes les éléments sur lesquels repose mon analyse, mais aussi de raviver chez les jeunes générations le souvenir d'une longue tradition de résistance qui se trouve aujourd'hui en passe d'être effacée. Il est crucial de sauvegarder cette mémoire historique pour trouver une alternative au capitalisme. Parce que ce possible dépendra de notre capacité à entendre les voix de ceux qui ont suivi les mêmes chemins.

3 Femmes du Nigéria, dont l'acronyme WIN signifie « gagner » [NDT].

Introduction

Depuis Marx, l'étude de la genèse du capitalisme constitue un passage obligé pour les militants et les intellectuels qui s'attachent à élaborer une alternative à la société capitaliste. Il n'est pas surprenant que chaque nouveau mouvement révolutionnaire se soit repenché sur la « transition au capitalisme », y apportant le point de vue de nouveaux sujets sociaux et faisant apparaître de nouveaux terrains d'exploitation et de résistance¹. Le présent ouvrage appartient à cette tradition, mais deux considérations ont particulièrement motivé ce travail.

Premièrement, le désir de repenser le développement du capitalisme selon une perspective féministe, tout en évitant les limites d'une « histoire des femmes », séparée de celle de la partie masculine de la classe ouvrière. Le titre, *Caliban et la Sorcière*, inspiré de *La Tempête* de Shakespeare, vient marquer cette volonté. Pour autant, selon moi, Caliban représente non seulement le rebelle anticolonial dont la lutte fait encore écho dans la littérature caraïbe actuelle, mais est aussi un symbole du prolétariat mondial et, plus précisément, du corps prolétaire comme lieu et instrument de résistance à la logique capitaliste. Le plus important est la figure de la sorcière, reléguée à l'arrière-plan dans *La Tempête*, mais placée au centre de la scène dans le présent ouvrage : incarnation d'un monde de sujets féminins que le capitalisme devait détruire – l'hérétique, la guérisseuse, la femme insoumise, la

1 L'étude de la transition au capitalisme possède une longue histoire, dont la coïncidence avec celle des principaux mouvements politiques de ce siècle n'est pas fortuite. Des historiens marxistes tels que Maurice Dobb, Rodney Hilton, Christopher Hill ont réexaminé la « transition » au cours des années 1940 et 1950, à la suite des débats soulevés par la consolidation de l'Union soviétique, l'émergence de nouveaux pays socialistes en Europe et en Asie et ce qui apparaissait alors comme une crise capitaliste imminente. La « transition » fut à nouveau revisitée dans les années 1960 par des théoriciens tiers-mondistes (Samir Amin, André Gunder Frank), au cours des débats de l'époque sur le néo-colonialisme, le « sous-développement » et les « échanges inégaux » entre « premier monde » et « tiers monde ».

femme qui osait vivre seule, la femme obi qui empoisonnait la nourriture du maître et incitait les esclaves à la révolte.

Ce travail a également été motivé par la réémergence d'un ensemble de phénomènes, généralement associés à la genèse du capitalisme, qui accompagnent la nouvelle expansion mondiale des rapports capitalistes. Parmi ces phénomènes, on assiste à une nouvelle série d'enclosures qui a chassé des millions de producteurs agricoles de leur terre, une paupérisation massive, ainsi que la criminalisation des travailleurs par une politique d'incarcération rappelant le « grand renfermement », décrit par Michel Foucault dans son étude sur l'histoire de la maladie mentale. Nous avons aussi été témoins, sur toute la planète, d'exodes allant de pair avec la persécution des travailleurs migrants, qui rappellent une fois encore les *Bloody Laws* introduites en Europe aux ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles pour permettre l'exploitation des « vagabonds ». Pour ce livre, le phénomène le plus important a été l'intensification de la violence faite aux femmes, y compris, dans certains pays (par exemple l'Afrique du Sud et le Brésil), le retour des chasses aux sorcières.

Pourquoi, après cinq cents ans de domination capitaliste, à l'aube du troisième millénaire, les travailleurs sont-ils encore définis massivement comme pauvres, sorcières et hors-la-loi ? En quoi l'expropriation des terres et la paupérisation de masse sont-elles liées à l'attaque permanente sur les femmes ? Et que nous apprend le développement capitaliste, passé et présent, lorsqu'on l'examine d'un point de vue féministe ?

C'est avec ces interrogations à l'esprit que j'ai revisité dans ce travail la « transition » entre féodalisme et capitalisme du point de vue des femmes, du corps et de l'accumulation primitive. Chacun de ces concepts s'inscrit dans un cadre théorique qui sert de point de référence à ce travail : féministe, marxiste et foucauldien. Je commenterai ainsi mon introduction avec quelques observations sur les liens qu'entretiennent mon analyse et ces différentes perspectives.

« L'accumulation primitive » est le terme que Marx emploie dans le Livre I du *Capital* pour caractériser le processus historique sur lequel s'est fondé le développement des rapports capitalistes. C'est un

terme utile en ce qu'il fournit un dénominateur commun par lequel nous pouvons conceptualiser les changements causés par l'arrivée du capitalisme dans les rapports économiques et sociaux. Il est important au plus haut point parce que Marx traite l'« accumulation primitive » comme un processus fondateur, révélant les conditions structurelles nécessaires à l'existence d'une société capitaliste. Cela nous permet de repérer dans le présent les survivances du passé, un repérage essentiel à mon usage de l'« accumulation primitive » dans cet ouvrage.

Mon analyse se distingue cependant de celle de Marx de deux façons. Là où Marx envisage l'accumulation primitive du point de vue du prolétariat salarié masculin et du développement de la production des marchandises, je l'examine en fonction des changements qu'elle a induits dans la position sociale des femmes et la production de la force de travail². Ma description de l'accumulation primitive comprend ainsi un ensemble de phénomènes historiques absents chez Marx et qui ont pourtant été extrêmement importants pour l'accumulation capitaliste. Ce sont : (1) le développement d'une nouvelle division sexuée du travail assujettissant le travail des femmes et leur fonction reproductive à la reproduction de la force de travail ; (2) la construction d'un nouvel ordre patriarcal, fondé sur l'exclusion des femmes du travail salarié et leur soumission aux hommes ; (3) la mécanisation du corps prolétaire et sa transformation, dans le cas des femmes, en une machine de production de nouveaux travailleurs. Le plus important a été d'introduire au cœur de mon analyse de l'accumulation primitive les chasses aux sorcières des xvi^e et xvii^e siècles, démontrant que la persécution des sorcières, en Europe comme dans le Nouveau Monde, a été aussi importante pour le développement du capitalisme que la colonisation et l'expropriation de la paysannerie européenne.

Je prends aussi quelque distance avec l'analyse qu'il fait de l'héritage et de la fonction de l'accumulation primitive. Quoique Marx

2 Dans mon analyse ces deux réalités sont intimement liées, dans la mesure où la reproduction des travailleurs à l'échelle d'une génération et la régénération au jour le jour de leur capacité à travailler sont devenues, dans le capitalisme, « le travail des femmes », même si ce travail est mystifié, du fait de sa condition non-salariée, en service personnel et même comme ressource naturelle.

ait été tout à fait conscient de son caractère meurtrier (une histoire, disait-il « écrite dans les annales de l'humanité en lettres de sang et de feu »), il ne fait aucun doute qu'il concevait le développement capitaliste comme une étape nécessaire dans le processus de l'émancipation humaine. Marx pensait que ce développement éradiquait la propriété privée à petite échelle et qu'il accroissait (à un niveau inégalé par tout autre système économique) la capacité productive du travail, créant ainsi les conditions pour que l'humanité se libère de la pénurie et de la nécessité. Il croyait aussi que la violence qui avait présidé aux premières phases de l'expansion capitaliste diminuerait avec la maturation des rapports capitalistes, quand l'exploitation et la mise au pas de la force de travail auraient été réalisées principalement par l'action des lois économiques³. En cela, il se trompait profondément. Chaque phase de la mondialisation capitaliste, y compris la phase actuelle, s'est accompagnée d'un retour des formes les plus violentes de l'accumulation primitive, démontrant que l'expulsion continuelle des fermiers de leur terres, la guerre et le pillage à une échelle mondiale, ainsi que l'avilissement des femmes sont des conditions nécessaires à l'existence du capitalisme à toutes les époques.

Il me faut ajouter que Marx n'aurait jamais pu penser que le capitalisme ouvrait la voie de l'émancipation humaine s'il avait envisagé l'histoire du point de vue des femmes. Parce que cette histoire montre que, même lorsque les hommes sont parvenus à un certain niveau de liberté formelle, les femmes sont toujours traitées comme des êtres socialement inférieurs et exploitées sous des formes comparables à l'esclavage. « Femmes » donc, dans le contexte du présent livre, n'est pas que le nom d'une histoire cachée qu'il faudrait rendre visible, mais une forme particulière d'exploitation et, par conséquent, une perspective unique à partir de laquelle envisager l'histoire des rapports capitalistes.

Ce projet n'est pas neuf. Depuis le début du mouvement féministe, des femmes ont revisité la « transition au capitalisme » même

3 Cf. K. Marx, *Le Capital*, Livre I in *Œuvres. Économie I*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1963, p. 537-1408.

sans le savoir. Pendant un temps, l'histoire des femmes s'inscrivait principalement dans un cadre chronologique. La désignation la plus courante utilisée en anglais par les historiennes féministes pour décrire la période de transition était *early modern Europe* qui, selon les auteurs, pouvait être le XIII^e siècle ou le XVII^e.

Durant les années 1980, cependant, un certain nombre de travaux ont paru qui adoptent une approche plus critique. Entre autres, les écrits de Joan Kelly sur la Renaissance et la « Querelle des femmes », *The Death of Nature* de Carolyn Merchant (1980), *L'Arcano della riproduzione* de Leopoldina Fortunati (1981), *Working Women in Renaissance Germany* de Merry Wiesner (1986) et *Patriarchy and Accumulation on a World Scale* par Maria Mies (1986). À ces ouvrages il nous faut ajouter de nombreuses monographies des vingt dernières années qui ont reconstitué la place des femmes dans les économies rurales et urbaines du Moyen Âge et de l'époque moderne, ainsi que la vaste littérature et le travail documentaire produit sur la chasse aux sorcières et les vies des femmes dans l'Amérique précoloniale et les Caraïbes. Parmi ces dernières, je veux en particulier rappeler *Moon, Sun, and Witches* d'Irene Silverblatt (1987), le premier compte-rendu de la chasse aux sorcières dans le Pérou colonial ; *Natural Rebels. A Social History of Enslaved Women in Barbados* de Hilary Beckles (1995) qui, avec l'ouvrage de Barbara Bush, *Slave Women in Caribbean Society. 1650–1832* (1990), constitue un des textes majeurs sur l'histoire des femmes esclaves des plantations caraïbes.

Cette recherche est venue confirmer que la reconstruction de l'histoire des femmes ou la perspective féministe sur l'histoire obligent à redéfinir de façon fondamentale les catégories historiques admises et à rendre visibles des structures de domination et d'exploitation. À ce titre, l'essai de J. Kelly, « Did Women have a Renaissance ? » (1984) remettait en cause la périodisation historique classique qui fait de la Renaissance un exemple remarquable d'accomplissement culturel. *The Death of Nature*, de Carolyn Merchant (1980), bousculait la croyance selon laquelle la révolution scientifique avait un caractère socialement progressiste, affirmant que l'arrivée du rationalisme scientifique avait produit un changement culturel, passant

d'un paradigme organique à un paradigme mécanique, qui légitimait l'exploitation des femmes et de la nature.

Patriarchy and Accumulation on a World Scale de Maria Mies (1986), qui est à présent un classique, a été particulièrement important en ce qu'il réexaminait l'accumulation capitaliste d'un point de vue non eurocentré, liant le destin des femmes en Europe à celui des colonisés par l'Europe et offrant une nouvelle compréhension de la place des femmes dans le capitalisme et la mondialisation.

Caliban et la Sorcière se fonde sur ces travaux, tout comme sur ceux contenus dans *Il Grande Calibano* (un ouvrage que j'évoque dans la préface). Son horizon historique est toutefois plus étendu, le livre reliant le développement du capitalisme d'une part aux luttes sociales et à la crise de reproduction de la période féodale tardive et d'autre part à ce que Marx définit comme « formation du prolétariat ». Tout en établissant ces liens, le livre aborde un certain nombre de questions historiques et méthodologiques qui ont été au cœur du débat sur l'histoire des femmes et la théorie féministe.

La question historique la plus importante que pose le livre est de savoir comment expliquer l'exécution de centaines de milliers de « sorcières » à l'aube de l'époque moderne et pourquoi l'apparition du capitalisme s'est accompagnée d'une guerre menée contre les femmes. Les penseuses féministes ont élaboré un cadre qui permet de bien éclairer cette question. On s'accorde généralement à dire que la chasse aux sorcières avait pour but l'anéantissement du contrôle que les femmes avaient sur leur fonction reproductive et servait à ouvrir la voie à un régime patriarcal encore plus oppressif. La chasse aux sorcières a aussi été inscrite dans les transformations sociales qui ont accompagné l'apparition du capitalisme. Mais les circonstances historiques particulières sous lesquelles la persécution des sorcières fut déclenchée et les raisons pour lesquelles la naissance du capitalisme exigeait une extermination des femmes n'ont pas encore été traitées. C'est la tâche que j'entreprends avec *Caliban et la Sorcière*, en commençant à analyser la chasse aux sorcières dans le contexte de la crise démographique et économique des ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles et les lois réglementant le travail et la terre durant l'ère du mercantilisme. Mon

travail actuel n'est qu'une ébauche de la recherche qui serait nécessaire à l'éclaircissement des liens que j'ai mentionnés, en particulier le rapport entre la chasse aux sorcières et le développement actuel d'une nouvelle division sexuée du travail, confinant les femmes au travail reproductif. Il suffit cependant de montrer que la persécution des sorcières (tout comme le commerce des esclaves et les enclosures) fut un aspect central de l'accumulation et de la formation du prolétariat moderne, en Europe et dans le « Nouveau Monde ».

Caliban et la Sorcière se rapporte à « l'histoire des femmes » et à la théorie féministe de plusieurs autres façons. Tout d'abord, il vient confirmer que « la transition au capitalisme » est un cas d'école pour la théorie féministe, en ce que la redéfinition des tâches productives et reproductives et des rapports hommes-femmes à laquelle nous assistons dans cette période ne laissent que peu de doute quant au caractère construit des rôles sexués dans la société capitaliste. L'analyse que je propose nous permet aussi de dépasser la dichotomie « genre » et « classe ». S'il est vrai qu'avec la société capitaliste, l'identité sexuelle devient le vecteur de fonctions spécifiques, le genre ne doit pas être considéré comme une pure réalité culturelle, mais doit être envisagé comme une spécification des rapports de classe. De ce point de vue, le débat qui a eu lieu parmi les féministes postmodernes quant à la nécessité de disposer d'un concept de femmes comme catégorie analytique et de définir le féminisme purement en termes d'opposition a été une erreur. Pour reprendre ce que j'ai déjà dit : si la « féminité » s'est constituée dans la société capitaliste comme fonction dissimulant la production de la force de travail sous couvert d'une fatalité biologique, alors « l'histoire des femmes » est « histoire de classe », et la question à se poser est de savoir si la division sexuée du travail qui a produit ce concept particulier de féminité a été transcendée. Si la réponse est négative (et elle l'est certainement quand on examine l'organisation actuelle du travail reproductif), alors « femmes » est une catégorie d'analyse légitime, et les activités associées à la « reproduction » demeurent un terrain de lutte essentiel pour les femmes, comme elles l'étaient pour le mouvement féministe des années 1970 qui, sur cette base, établissait un lien avec l'histoire des sorcières.

Une autre question que soulève *Caliban et la Sorcière* provient du contraste entre analyses féministes et foucaaldiennes du corps lorsqu'elles s'attachent à comprendre l'histoire du développement capitaliste. Dès le début du mouvement des femmes, les militantes et théoriciennes féministes ont perçu que le concept de « corps » était fondamental pour comprendre l'origine de la domination masculine et la construction de l'identité sociale féminine. Au-delà de leurs divergences idéologiques, les féministes ont constaté que la hiérarchisation des capacités humaines, ainsi que l'amalgame entre femmes et réalité corporelle avilie, avait permis la consolidation du pouvoir patriarcal et l'exploitation du travail féminin par les hommes. Les analyses de la sexualité, de la procréation et de la maternité ont ainsi été au centre de la théorie féministe et de l'histoire des femmes. Les féministes ont en particulier révélé et dénoncé les stratégies et la violence avec lesquelles les systèmes d'exploitation centrés sur le masculin ont tenté d'asservir et de s'appropriier le corps féminin, démontrant que les corps des femmes avaient été la cible principale, le terrain privilégié du déploiement des techniques et des rapports de pouvoir. Il est vrai que les nombreuses études féministes qui ont été produites depuis le début des années 1970 sur la sujétion de la fonction reproductive des femmes, les effets du viol et de la violence domestique, ainsi que l'injonction qui leur est faite à la beauté comme condition d'acceptabilité sociale, sont une immense contribution à la réflexion sur le corps à notre époque, venant bousculer l'idée communément admise parmi les universitaires qui en attribuent la paternité à Michel Foucault.

Partant d'une analyse de « politique du corps », les féministes ont non seulement révolutionné le discours politique et philosophique contemporain, mais elles ont aussi commencé à réhabiliter le corps. Cela a représenté une avancée nécessaire, à la fois pour contrecarrer l'association négative entre féminité et corporalité et pour créer une vision plus globale de ce que signifie être humain⁴. Cette réhabilita-

4 Il n'est pas surprenant que presque toute la littérature féministe de la « seconde vague » du xx^e siècle mette en avant le corps, de la même façon que les écrits issus de la révolte anticoloniale et des descendants d'esclaves africains en étaient marqués. Sur ce plan, à travers les frontières géographiques et culturelles,

tion a pris des formes diverses, de la recherche de formes de savoir non-dualistes à la tentative (avec les féministes qui envisagent la « différence » sexuelle comme valeur positive) de développer une nouveau type de langage et de « [repenser] les racines corporelles

Une chambre à soi de Virginia Woolf (1929) anticipe le *Cahier d'un retour au pays natal* d'Aimé Césaire (1938), lorsque l'auteur sermonne de façon moqueuse ses lectrices et, plus largement, le monde féminin, pour n'avoir réussi à produire rien d'autre que des enfants. « Jeunes femmes, dirais-je volontiers [...] vous êtes à mon avis d'une honteuse ignorance. Vous n'avez jamais ébranlé l'empire ou mené une armée à la bataille. Les pièces de Shakespeare ne furent pas écrites par vous [...] Quelles est votre excuse? Certes, il est facile de dire, montrant les rues et les squares et les forêts du globe fourmillant d'habitants noirs, blancs ou café-au-lait [...] nous avons eu bien autre chose à faire. Sans nous, ces mers n'auraient pas connu la navigation et ces terres fertiles seraient désertes. Nous avons porté et mis au monde, lavé et instruit jusque vers leur sixième ou septième année ces êtres humains qui, au nombre d'un milliard six cent trente-deux millions, si l'ont en croit les statistiques, existent actuellement, ce qui même en admettant que certaines d'entre nous aient pu être aidées dans cette tâche prend un certain temps. » (Virginia Woolf, *Une Chambre à soi*, Paris, 10/18, 1992, p. 168.)

La force du « discours sur le corps » féministe qui s'emploie à exhumer ce que le contrôle masculin a étouffé de notre réalité corporelle réside dans cette capacité à subvertir une perception avilie de la féminité, une conception qui repose sur l'identification des femmes à la nature, à la matière et à la corporalité. Il est toutefois illusoire de penser que la libération des femmes puisse être un « retour au corps ». Si le corps féminin, comme je le dis dans cet ouvrage, est un signifiant pour un ensemble d'activités reproductives qui ont été appropriées par les hommes et l'État et transformées en un instrument pour la production de force de travail (avec tout ce que cela implique en termes de règles sexuelles, de canons de beauté et de punitions), le corps est alors le lieu d'une aliénation fondamentale qui ne peut être dépassée que par la fin de la discipline de travail qui la définit.

Cette thèse est aussi valable pour les hommes. Le portrait que Marx faisait de l'ouvrier qui ne se sent chez lui que dans ses fonctions corporelles s'en approchait déjà intuitivement. Marx n'a pourtant jamais mentionné l'ampleur de l'attaque à laquelle le corps masculin avait été soumis avec l'apparition du capitalisme. Ironie de l'histoire, Marx, comme Michel Foucault, a souligné la productivité du pouvoir auquel les travailleurs sont soumis, une productivité qui devient pour lui la condition de la maîtrise future de la société par les travailleurs eux-mêmes. Marx n'a pas perçu que le développement de la puissance industrielle des travailleurs était le prix à payer pour le sous-développement de leur puissance comme individus sociaux. Il avait pourtant saisi que les travailleurs, dans une société capitaliste, sont si aliénés de leur travail, de leurs rapports aux autres et des produits de leur travail qu'ils sont dominés par eux comme par une force étrangère.

de l'intelligence humaine⁵ ». Comme l'a souligné Rosi Braidotti, le corps revendiqué n'est jamais compris comme le donné biologique. Les slogans tels que « se réapproprier le corps » ou « parler le corps⁶ » ont pourtant été critiqués par les théoriciens poststructuralistes, foucaaldiens, qui qualifient d'illusoire le recours à une libération instinctuelle. Les féministes ont à leur tour accusé le discours sur la sexualité de Foucault d'évacuer la différenciation sexuelle, tout en faisant simultanément siennes nombre des idées développées par le mouvement féministe. Cette critique est tout à fait justifiée. De plus, Foucault est tellement intrigué par le caractère « productif » des techniques de pouvoir par lesquelles le corps a été investi que son analyse exclut pratiquement toute critique des rapports de pouvoir. Cette qualité quasiment apologétique du corps que possède la théorie de Foucault se voit renforcée par sa perception du corps comme constitué uniquement de pratiques discursives. Il est plus intéressé à décrire comment le pouvoir se déploie qu'à en identifier la source. Le pouvoir par lequel le corps est produit apparaît ainsi comme une entité auto-suffisante, métaphysique, omniprésente, déconnectée des rapports économiques et sociaux et aussi mystérieuse dans ses transformations qu'une cause première providentielle.

Une analyse de la transition au capitalisme et de l'accumulation primitive peut-elle nous permettre de dépasser ces alternatives ? Je pense que oui. En ce qui concerne l'approche féministe, notre première étape devra être de préciser les conditions sociales et historiques sous lesquelles le corps est devenu un élément central et la sphère définitoire de l'activité constitutive de la féminité. En cela,

5 R. Braidotti, *Patterns of Dissonance. A Study of Women in Contemporary Philosophy*, New York, Routledge, 1991, p. 219. Pour une discussion des réflexions féministes sur le corps, voir *EcoFeminism as Politics* d'Ariel Salleh (1997), en particulier les chapitres III à V et *Patterns of Dissonance* de Rosi Braidotti (1991), en particulier la section intitulée « Repossessing the Body. A Timely Project » (p. 219–224).

6 Je fais ici référence au projet d'écriture féminine, une théorie et un mouvement littéraire qui se sont développés en France dans les années 1970 parmi des étudiantes féministes de la psychanalyse lacanienne, cherchant à créer un langage exprimant la spécificité du corps féminin et de la subjectivité féminine (cf. R. Braidotti, *op. cit.*).

Caliban et la Sorcière montre que le corps a été pour les femmes dans la société capitaliste ce que l'usine a été pour les travailleurs salariés : le terrain originel de leur exploitation et de leur résistance, lorsque le corps féminin a été approprié par l'État et les hommes et contraint de fonctionner comme moyen de la reproduction et de l'accumulation du travail. La place qu'a ainsi prise le corps dans tous ses aspects – maternité, enfantement, sexualité – a tout à fait sa place dans la théorie féministe et l'histoire des femmes. *Caliban et la Sorcière* vient aussi confirmer l'idée féministe qui refuse d'identifier le corps à la sphère privée et, dans le même ordre d'idée, ce livre parle de « politique du corps ». Il explique ensuite comment le corps peut être pour les femmes à la fois la source d'une identité et une prison. Il montre aussi pourquoi il est si important pour les féministes et, simultanément, si problématique de le mettre en avant.

La théorie de Foucault, tout comme l'histoire de l'accumulation primitive, offre de nombreux contre-exemples, prouvant qu'elle ne tient qu'au prix d'énormes omissions historiques. Les omissions les plus évidentes dans l'analyse foucauldienne de l'asservissement du corps sont celles de la chasse aux sorcières et du discours démonologique. Il est certain qu'il aurait été conduit à des conclusions différentes s'il avait dû prendre en compte ces deux aspects. Ils révèlent en effet le caractère répressif du pouvoir qui fut déchaîné contre les femmes et l'in vraisemblance de la complicité et du renversement des rôles que Foucault imagine exister entre victimes et bourreaux dans sa description de la dynamique des micropouvoirs.

Une étude de la chasse aux sorcières remet aussi en cause la théorie de Foucault sur le développement du « biopouvoir », dissipant tout le mystère dont Foucault enveloppe la naissance de ce régime. Foucault note le passage, censément dans l'Europe du XVIII^e siècle, d'un type de pouvoir fondé sur le droit de tuer à un autre, exercé par l'administration et la promotion des forces vitales, telle que l'augmentation de la population. Il ne donne pourtant aucune piste sur ce qui a motivé cette évolution. Pourtant, si nous replaçons ce changement dans le contexte de la naissance du capitalisme, l'énigme se résout, car la promotion des forces vitales se révèle n'être rien de plus que le

résultat d'un nouveau problème d'accumulation et de reproduction de la force de travail. On voit aussi que la promotion de l'augmentation de la population par l'État va de pair avec une destruction massive de la vie : en de multiples occasions historiques (voir l'histoire de la traite des esclaves), l'une est une condition de l'autre. Dans un système où la vie est soumise à la production de profit, l'accumulation de force de travail ne peut être réalisée qu'avec le maximum de violence, de sorte que, selon les mots de Maria Mies, la violence elle-même devient la principale force productive.

En conclusion, ce que Foucault aurait appris en étudiant la chasse aux sorcières, au lieu de se concentrer sur le dispositif de la confession dans la structure de pouvoir pastoral, dans son *Histoire de la sexualité* (1978), est qu'une telle histoire ne peut s'écrire du point de vue d'un sujet universel, abstrait, asexué. Il aurait au contraire vu que la torture et la mort peuvent être mises au service de la « vie » ou, mieux, au service de la production de force de travail, puisque le but de la société capitaliste est de transformer la vie en capacité à travailler et en « travail mort ».

De ce point de vue, l'accumulation primitive a été un processus universel durant chacune des phases du développement capitaliste. Il n'est pas fortuit que son exemple historique originel ait cristallisé des stratégies qui, de différentes façons, ont été réutilisées à l'occasion de chaque crise capitaliste majeure, servant à diminuer le coût du travail et à dissimuler l'exploitation des femmes et des colonisés.

C'est ce qui s'est passé au XIX^e siècle en réaction à l'essor du socialisme, à la Commune et à la crise d'accumulation de 1873 : la « course à l'Afrique » et la création simultanée en Europe de la famille nucléaire, centrée sur la dépendance économique des femmes aux hommes – venant à la suite de l'expulsion des femmes du lieu de travail salarié. C'est aussi ce qui arrive actuellement, une nouvelle expansion mondiale du marché du travail tente de remonter le temps, pour revenir à la période précédant les luttes anticoloniales et celles des autres sujets rebelles, étudiants, féministes, ouvriers, qui, dans les années 1960 et 1970, ont ébranlé la division internationale et sexuée du travail.

Il n'est alors pas surprenant que la violence à grande échelle et l'asservissement aient été à l'ordre du jour comme ils le furent durant la période de « transition », à la différence qu'aujourd'hui les conquistadors sont les pontes de la Banque mondiale et du FMI, qui professent qu'« un sou est un sou » aux mêmes populations que les puissances mondiales dominantes ont dévalisées et paupérisées depuis des siècles. Une fois encore, une grande partie de la violence qui est déclenchée est dirigée contre les femmes, car à l'ère de l'informatique, la conquête du corps féminin est toujours une condition préalable à l'accumulation de richesse et de travail : pour preuve, les investissements institutionnels dans le développement de nouvelles technologies reproductives qui, plus que jamais, réduisent les femmes à leur utérus.

La « féminisation de la pauvreté » qui a accompagné la mondialisation prend aussi un sens nouveau, si on se souvient qu'elle avait été le premier effet produit par le développement du capitalisme sur le corps des femmes.

Il est clair que la leçon politique à tirer de *Caliban et la Sorcière* est que le capitalisme, comme système socio-économique, est nécessairement enclin au racisme et au sexisme. Car le capitalisme doit justifier et mythifier les contradictions constitutives de ses rapports sociaux (la promesse de liberté vs. la réalité de la coercition généralisée, la promesse de prospérité vs. la réalité de la pénurie généralisée) en dénigrant la « nature » de ceux qu'il exploite : les femmes, les colonisés, les descendants d'esclaves africains, les immigrants déplacés par la mondialisation.

Au cœur du capitalisme, on trouve non seulement le rapport symbiotique entre travail salarié contractualisé et asservissement, mais aussi la dialectique de l'accumulation et de la destruction des forces de travail, pour laquelle les femmes ont payé le plus lourd tribut, avec leurs corps, leur travail, leurs vies.

Il est donc impossible d'associer le capitalisme avec quelque forme de libération que ce soit ou d'expliquer la longévité du système par sa capacité à satisfaire les besoins humains. Si le capitalisme a été en mesure de se reproduire, c'est seulement grâce aux inégalités

dont il a tissé le corps du prolétariat mondial et grâce à sa capacité à mondialiser l'exploitation. Ce processus se déroule toujours sous nos yeux, comme il le fait depuis cinq cents ans.

La différence c'est qu'aujourd'hui la résistance à ce processus est aussi parvenue à une dimension mondiale.